

Pierre Jourde - Géographie intérieure

Présentation



Les abécédaires m'ont toujours semblé faire partie de cette littérature désuète, et savoureuse parce que désuète, qu'on trouve dans les armoires à la campagne, encyclopédies, almanachs, curiosités, recueils d'astuces et fourre-tout de bidules variés. Tout un savoir à peu près inutile et dont la gratuité fait le charme.

Ce qui me plaisait, dans les vieux abécédaires, c'est la contiguïté du coq et de l'âne, du yatagan et du zèbre. Les curiosités ou les banalités de l'univers y voisinaient sans façons, comme s'ils s'étaient toujours connus. On en retrouvera ici le principe : pas de thème général, de cohérence apparente, pas d'ordre, mais le seul plaisir de la fantaisie. Ce n'est pas n'importe où que l'on verra voisiner Alvin Lee avec une andouillette. Ce voisinage est l'un des effets de l'univers mental de l'auteur. L'ensemble des entrées dessine un portrait en puzzle de ce dernier à travers ses goûts, ses lubies et ses obsessions. Trois dominantes toutefois : la littérature, bien sûr, mais aussi l'histoire et la géographie. Non pas l'histoire et la géographie modernes,

mais celles, propices au rêve, des vieux atlas, des revues érudites, des biographies de monarques oubliés. On est allé fouiller dans des recoins négligés du passé pour exhumer des personnages étranges, Nabonide, Démétrios Poliorcète, Zoé Porphyrogénète, qui semblent infiniment éloignés de nos mœurs, et pourtant, depuis ces régions reculées, leurs désirs, leurs peurs, leurs haines ont contribué, si peu que ce soit, à nous faire. Il s'agissait de faire entendre, simplement, quelques échos de ces antiques clameurs, d'ajouter un spécimen curieux à cette ménagerie. On déambule dans un abécédaire comme dans un zoo. On a vu les éléphants, les lions, les flamants roses, et puis tout à coup, sans savoir pourquoi, on s'arrête fasciné devant le bocal de l'axolotl ou la cage de l'oryctérope. Cet abécédaire voudrait être une ménagerie avec oryctéropes.

Entrées :

- | | | |
|------------------------|------------------------------|-----------------------------------|
| * Avant-propos | * Hammond | * Racisme |
| * Alvin Lee | * Israël | * Style |
| * Andouillette | * Jourde Pierre | * Temps |
| * Amitié | * Kid Atlaas | * Université |
| * Boxe | * Liberté | * Vialatte |
| * Critique | * Mastroianni (et glam rock) | * Wrangel |
| * Demetrios Poliorcète | * Nabonide | * Xin Jiang |
| * Ecole | * Onirisme | * Y (maréchal) |
| * Foi | * Peuple | * Zoe Porphyrogénète (et sa sœur) |
| * Géographie | * Quenouille | |

Pierre Jourde - Géographie intérieure

Extrait (entrée Style)

L'écriture, la langue de l'écrivain, son univers formel est l'ensemble des moyens par lesquels il tend à la nécessité qui lui fait essentiellement défaut en tant qu'écrivain. C'est le sentiment violent, destructeur de l'absence de nécessité qui le pousse à écrire, et l'en empêche en même temps, bien souvent. Cette nécessité, idéalement, est d'abord interne : rien n'est apparemment gratuit dans une œuvre vraiment *écrite*, les phrases articulent la nécessité des mots, l'ensemble du texte articule la nécessité des phrases, des réseaux de sens parcourent le texte, en lient les divers éléments à des distances variables, parfois très lointaines. Le lecteur plonge dans un univers d'une densité inédite. Ce n'est plus l'atmosphère dans laquelle il a l'habitude de circuler. Il y reconnaît bien, plus ou moins, les éléments de son expérience, mais curieusement anamorphosés. Dans un texte *écrit*, les objets, les sentiments, les êtres du monde tel que nous le connaissons se mettent à entretenir des relations puissantes, innombrables, comme des particules soumises à des accélérations qui les fragmentent, les démultiplient, les recomposent.

Il y a deux manières possibles de décrire cette expérience du texte *écrit*, selon le versant que l'on choisit : soit, versant irréaliste, la fantaisie, la créativité nous feront admirer l'invention, le dépassement : « Je ne voyais pas les choses comme ça. Je n'y avais jamais pensé » Soit, versant réaliste, la puissance évocatoire nous fera dire : « Oui, c'est cela, je reconnais bien ce que j'ai vu, c'est mon expérience mais je n'avais pas les mots ». Mais il s'agit dans doute des deux faces d'une même expérience du texte, qui n'est ni reconnaissance, ni dépassement. L'effet produit par la puissance d'une écriture (d'un univers formel) ne reproduit pas exactement une expérience, ni ne produit une réalité entièrement neuve. Dans le passé, j'ai vu un tel objet. Je le retrouve décrit de manière saisissante dans le texte. Je le reconnais, je l'ai vu, c'est bien lui, c'est incroyable à quel point l'auteur a su en restituer l'intensité de réel.

Or, en réalité, ce n'est pas exactement ce qui se passe. Une double opération se déroule. En évoquant cet objet avec des mots qui diffèrent profondément des mots communs qui l'avaient jusque-là décrit (ceux du journalisme, de la science, de la conversation habituelle, etc.), il arrache d'abord l'objet à l'indifférence. Il lui restitue son étrangeté radicale. Paradoxalement, la reconnaissance, dans l'objet pris en charge par l'écriture, passe d'abord par la désorientation : car ce que nous reconnaissons, c'est justement ce que nous n'avons pas vu, mais ce que quelque chose en nous savait être là. Nos bavardages intérieurs, les significations et les expressions toutes faites, le sens même que nous accordons à notre expérience nous la dissimulent. Et pourtant, depuis notre naissance, quelque chose continue à savoir que ce n'est pas là la vie, que nous ne cessons de reculer cette vie, quelque chose continue à penser, à espérer qu'elle viendra. Lisant le texte dans lequel nous identifions notre expérience, nous pensons être renvoyés au passé : « j'ai déjà vu cela ». Mais c'est un peu plus compliqué. Le texte écrit a cette vertu de nous renvoyer à un futur du passé, à une potentialité enfouie : il nous renvoie à cette intuition endormie, qui aurait pu ne jamais être réactivée, que l'objet que nous avons

Pierre Jourde - Géographie intérieure

vu n'était pas cette chose banale, qu'une puissance différente l'habitait, celle de n'avoir, d'abord aucun sens. De n'avoir rien à faire là. D'appartenir à un autre monde que le nôtre. Nous reconnaissons l'expérience que nous n'avons pas laissé advenir, et cette sensation de reconnaissance n'est que l'identification de ce qui aurait pu être.

Car nous traversons nos expériences, non sur le mode de la réalité, mais sur celui de la possibilité : j'aime, j'espère, j'envie, je m'ennuie, ce sont des possibilités de l'expérience, elles ont déjà eu lieu, elles auront lieu, ce qui m'arrive fait partie de ce qui est possible. Et vivant cela sur ce mode, c'est comme si ce qui nous arrivait ne nous arrivait jamais vraiment. Nous n'allons jamais au bout. Peut-être nous pourrions vivre, mais nous en reculons la possibilité, qui nous ferait perdre pied, pénétrer dans un univers trop dense et désorientant. C'est cela, la possibilité comme mode ordinaire de l'expérience (et du langage) : au lieu de réaliser l'expérience et de la métamorphoser, nous la stérilisons.

Le texte « écrit » déchire les séries, arrache l'expérience au possible pour lui restituer son impossibilité, celle que nous avons masquée tout en la connaissant. Impossibilité au sens où ce qui se produit dans l'expérience du texte écrit n'est plus de l'ordre de la simple possibilité, mais, libéré du poids du langage tout fait, qui ne la laissait pas sortir de la répétition du même, de l'ordre du réel, de l'absolument singulier, qui ne peut plus surgir d'une quelconque possibilité. Ce n'est pas possible, c'est.